

SERMON

EN FAVEUR

DES SÉMINAIRES.

Surrexerunt... sacerdotes et levitæ... ad ædificandum templum Domini... universique qui erant in circuitu adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantiâ et jumentis, in supellectili.

Les prêtres et les lévites se préparèrent à reconstruire le temple du Seigneur; et tout le peuple y contribua de ses biens, de ses vases d'or et d'argent, de ses troupeaux et de ses meubles. (I. Esd. 1, 5 et 6.)

N'EST-CE pas un beau et touchant spectacle que nous offre le peuple de Dieu, lorsque, après soixante et dix ans de captivité et de souffrances, délivré par Cyrus du joug de ses oppresseurs, il oublie, dans un si grand événement, tous les intérêts de la terre, pour ne songer qu'à reconstruire le temple du Seigneur: *Ad ædificandum templum Domini?* Les murs de Jérusalem ne seront pas relevés, ni les champs paternels ensemençés, jusqu'à ce que l'autel et le sanctuaire soient rétablis et solennellement consacrés; la maison du Dieu de Jacob sera la première à sortir de ses ruines, et les tribus, depuis si long-temps dépouillées, appauvries, trouveront dans leur indigence même des ressources pour l'orner avec magnificence; chacun sacrifiera avec joie, pour une si sainte entreprise, le peu d'or et d'argent qui lui reste, les objets précieux échappés à l'avidité des vainqueurs, l'élite du troupeau destiné à le nourrir, et les meubles modestes qui servent à son usage: *Adjuverunt manus*

eorum in vasis, argenteis et oreis, in substantiâ et jumentis, in supellectili. Ce n'est pas assez que le roi de Perse fournisse de son trésor à la construction de l'édifice sacré (1), et lui restitue les richesses sacrilègement enlevées par Nabuchodonosor (2); ce n'est pas assez non plus des contributions levées par l'autorité publique (3) pour ce grand ouvrage, l'Histoire Sainte nous apprend que les dons du peuple, *Quæ sponte obtulerant* (4), se montèrent à quarante et un mille drachmes d'or, avec un nombre proportionné de mines d'argent, sans parler de sept cents tuniques sacerdotales (5) et d'autres oblations de grand prix. Les plus pauvres s'engagèrent à payer annuellement la troisième partie d'un sicle, pour l'achèvement et l'entretien du temple (6), et l'on pourvut libéralement aux besoins de tous ceux qui devaient le desservir: *Et omnis Israel... dabant partes cantoribus et janitoribus per dies singulos* (7). Non, s'écriait ce peuple instruit enfin par ses longs malheurs du prix de la religion, rien ne manquera désormais au service et à l'ornement du sanctuaire: *Ibi erunt vasa sanctificata*; il aura ses prêtres, ses lévites, ses chantres, ses gardiens, ses ministres sacrés de tous les ordres: *Et sacerdotes, et cantores, et janitores, et ministri*; et l'on ne nous accusera plus de négliger la maison de notre Dieu: *Et non dimitemus domum Dei nostri* (8).

Pourquoi vous entretenir de ces détails, mes Frères? Eh! ne sortons-nous pas d'une révolution qui a été pour nous comme une autre captivité de Babylone? La nation de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, n'a-t-elle pas été asservie et captive sous le joug d'une poignée d'hommes pervers et impies,

(1) Ainsi le raconte l'historien Joseph.

(2) I. Esd. 1, 7-11.

(3) I. Esd. 1, 4.

(4) I. Esd. 1, 6.

(5) Neh. vii, 70-73.

(6) Neh. x, 32.

(7) Neh. xii, 46.

(8) Neh. x, 39.

comme Israël et Juda sous celui de tyrans idolâtres? La mort, l'exil ou les fers n'ont-ils pas été le partage de nos rois, de nos princes, de nos pontifs, de nos prêtres, de tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre parmi nous. Et comme les Hébreux virent tomber à la fois le temple de Jérusalem et le trône de David, n'avons-nous pas vu les ruines confondues de l'église de France et de notre antique monarchie. Le Ciel, après tant de maux, nous a rendu nos rois très-chrétiens; c'est à nous de les aider à relever notre église. Elle renaît, mais hélas! dans quel état de dénûment et de faiblesse! Riche autrefois, puissante et féconde, elle nourrissait le pauvre, soutenait l'état, et voyait croître dans son sein une nombreuse et florissante jeunesse, qui, remplissant d'année en année les rangs toujours pressés de la tribu sainte, renouvelait sans cesse sa joie et entretenait sa perpétuelle vigueur. Dépouillée maintenant, environnée de débris et couverte de deuil, elle pleure sa gloire passée, et tremble pour son avenir; elle voit ses vieillards mourir dans l'indigence, ses plus robustes athlètes succomber avant le temps à des fatigues sans mesure, et elle manque de ressources pour élever des nourrissons qui réparent tant de pertes. Le vide déjà immense, et toujours croissant, du sanctuaire, nous menace de l'extinction totale et trop certaine de notre sacerdoce, si le zèle enfin réveillé des fidèles ne lui fournit des moyens plus efficaces de se reproduire et de se perpétuer. C'est donc (oh! écoutez, Français et chrétiens), c'est l'église de France votre mère, celle qui vous a engendrés à Jésus-Christ, qui a nourri votre enfance du lait de la saine doctrine, qui vous prodigue tous les jours le sang et les grâces de son époux; c'est elle, mes Frères, qui implore aujourd'hui votre charité, votre compassion pour elle-même, et qui vous demande l'aumône, pour ne point périr. Je suis auprès de vous l'intercesseur de celle qui, nuit et jour, intercède puissamment auprès de Dieu, pour votre salut. Avec quelle confiance ne dois-je pas plaider de-

vant vous sa cause! Puis-je craindre, qu'après avoir trouvé vos cœurs si disposés à s'attendrir sur les besoins d'une église étrangère située à l'extrémité du monde (1), je les trouve moins sensibles aux nécessités pressantes de celle qui a des droits si sacrés à votre amour? Je ne crois pas avoir besoin d'art en vous parlant d'un intérêt si cher: le dessein de mon discours sera aussi simple que le sujet en est important; je vous exposerai, dans ma première partie, les motifs qui vous engagent à secourir votre église; je vous montrerai, dans la seconde, que le plus nécessaire de tous les secours est celui qu'elle réclame en ce moment pour l'éducation des jeunes élèves destinés à perpétuer le sacerdoce parmi nous.

O mon Dieu! donnez-moi des paroles persuasives et touchantes! donnez à mes auditeurs des esprits dociles, et des entrailles quise laissent émouvoir! — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les deux plus puissans motifs se réunissent pour vous engager à secourir votre église: le devoir et l'intérêt. Premièrement le devoir: devoir de religion, parce que vous êtes Chrétiens; devoir de reconnaissance et de justice, parce que vous êtes Français.

Jésus-Christ, vous le savez, mes Frères, quoiqu'il n'ait pas voulu, pendant sa vie mortelle, exercer sa domination ici-bas, est le suprême roi et le véritable maître de l'univers. En tant que Dieu, il possède et gouverne essentiellement toutes choses; en tant qu'homme, il a tout reçu de son Père. Les nations lui ont été données pour héritage, et le monde entier pour domaine: *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (2). L'Église est l'épouse de ce grand Roi; de là le titre de maîtresse des nations qu'elle porte dans les Écritures, *Domina gentium* (3).

(1) L'église de la Louisiane.

(2) Ps. II, 8.

(3) Thren. I, 1.

Reine à la vérité d'un empire spirituel, elle n'a pas reçu pour son partage les richesses de la terre; mais son divin Epoux n'a pas négligé les besoins de son pèlerinage, il lui a donné les rois pour nourriciers (1) et tous les peuples pour tributaires. Ecoutez comme il lui parle d'avance, par la bouche d'Isaïe : « O toi qui sembles délaissée et stérile, quelle sera ton admiration et ta joie, lorsque les jours de ta fécondité et de ton abondance seront venus ! Tes enfans accourront vers toi des régions les plus éloignées, portant à tes pieds leurs trésors; des peuples que tu ne connais pas viendront construire de leurs mains tes remparts; ils abattront les cèdres des montagnes, et arracheront, des entrailles de la terre, l'or, l'argent et l'airain, pour l'ornement de tes murs; leurs princes feront gloire de te servir; tu suceras le lait des nations, et tu seras nourrie de la substance des rois. Ainsi l'ordonne le Dieu fort de Jacob : tout peuple et tout royaume qui refusera d'obéir, sentira le poids de sa vengeance : *Omnis gens et regnum quod non servierit tibi, peribit* (2). »

Vous reconnaissez dans ces belles paroles, non-seulement une promesse solennelle faite à l'Eglise, mais encore un ordre exprès donné, sous les peines les plus rigoureuses, aux nations et à leurs chefs, de pourvoir à ses besoins et à l'entretien de son culte.

Mais quoi ! ces promesses devaient-elles donc s'accomplir sous le règne de la pauvreté évangélique ? Oui, mes Frères. Ecoutez maintenant Jésus-Christ lui-même, et vous retrouverez, dans la divine simplicité de son langage, tout ce que viennent de vous représenter les sublimes figures d'Isaïe. Il donne à ses apôtres les mêmes droits que marque le prophète, et fait les mêmes menaces que lui, ou de plus terribles encore, à quiconque négligerait de secourir, dans leurs personnes, son Eglise naissante : « Allez, leur dit-il, et dans quelque ville ou quelque maison

(1) Isa. XLIX, 23.

(2) Isa. LX, 12.

que vous entriez, demeurez-y, mangeant et buvant ce qui s'y trouve; car l'ouvrier est digne de son salaire (1). Mais si quelque ville ou quelque maison se ferme devant vous, secouez contre elle la poussière de vos pieds; et en vérité, je vous le dis, Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur, au jour du jugement, que cette ville : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum, quàm illi civitati* (2). » N'êtes-vous pas effrayés de cet arrêt, mes Frères ? Si, dès les premiers jours du christianisme, et lorsque le nom de Jésus-Christ commençait à peine à retentir dans le monde, c'était déjà un devoir pour des peuples qui entendaient parler de sa divinité pour la première fois, d'ouvrir leurs portes aux prédicateurs évangéliques, et de partager avec eux l'abondance de leurs maisons; comment douter de l'obligation bien plus étroite où est une nation chrétienne, de contribuer de ses biens aux nécessités de son Eglise, et à la conservation de son sacerdoce ? Si c'est un crime égal à celui de Sodome, d'avoir refusé une assistance passagère à un seul ministre de la religion du Sauveur; que sera-ce, de laisser sans ressource les élèves du sanctuaire, l'unique espérance de cette religion sainte, et d'exposer ainsi, par une sordide avarice, le ministère tout entier et le christianisme lui-même, à périr dans un royaume ? Ah ! mes chers Auditeurs, je frémis à la pensée du jugement que vous auriez à subir, je ne dis pas si un pareil malheur arrivait, mais si, par votre faute, une seule vocation ecclésiastique était étouffée dans son germe, et ne pouvait se développer. Arrêtez-vous, je vous en conjure, un moment à cette réflexion. Vous savez avec quelle sévérité le souverain Juge traitera au dernier jour ceux qui auront négligé les besoins d'un seul pauvre, fût-ce du plus abject et du plus inutile des hommes, d'un petit enfant à la mamelle. Il leur dira, en les condamnant à un éternel sup-

(1) Luc, x, 7.

(2) Matth. x, 15.

plice : Ce que vous avez refusé au moindre de ces petits, vous me l'avez refusé à moi-même : *Quandû non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (1). Que dira-t-il donc, et quels anathèmes lancera-t-il contre vous, lorsqu'il s'agira, non plus d'un enfant inutile et vulgaire, mais d'un enfant de bénédiction, qu'il avait choisi pour être l'ornement de sa maison, le soutien et la consolation de son Eglise, le sauveur après lui de plusieurs milliers d'âmes rachetées par son sang; et qui, privé de secours, ne trouvant, à l'entrée de la carrière sainte, que dénûment et misère, aura manqué à une si glorieuse destinée? Il vous dira : Regarde cet enfant. Je l'avais appelé comme Samuel; il devait, comme lui, sanctifier son peuple; comme lui, confondre les adorateurs de Baal; comme Nathan, dire la vérité aux rois; comme Paul, annoncer mon nom aux nations infidèles. Il eût, comme Augustin, défendu le dépôt de la foi; comme Ambroise, opposé un mur à l'injustice; comme Borromée, fait revivre les saintes règles et la vigueur de l'antique discipline; comme Vincent de Paul, consolé toutes les douleurs, soulagé toutes les infortunes. Mais, né dans l'indigence, ses premières années avaient besoin de ton appui; je t'avais réservé l'honneur de lui ouvrir, par tes bienfaits, les portes du sanctuaire : tu n'as pas voulu; c'est un prêtre, un pontife, un apôtre, que tu as étouffé au berceau; c'est l'Eglise, sa mère et mon épouse, que tu as plongée dans le deuil; c'est moi-même que tu as outragé de la manière la plus sensible, moi dont tu as renversé les desseins, moi que tu as privé d'un digne représentant, d'un ministre fidèle, d'une multitude de conquêtes qu'il aurait faites à mon nom, d'une portion immense de ma gloire que j'attendais de ses travaux; c'est moi qui le vengerai, et qui me vengerais avec lui : *Quandû non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis*. Que de bonnes œuvres tu as empêchées, par le refus d'une seule! combien de

(1) Matth. xxv, 45.

crimes et de désordres, que cet enfant élevé au sacerdoce aurait prévenus, et que tu as laissé commettre! combien de pécheurs qu'il aurait convertis, et que tu as précipités dans l'abîme! Non, l'iniquité de Sodome ne sera pas plus sévèrement punie que la tienne : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gommorrhæorum, quàm illi civitati*. Mais, grand Dieu! si, bien plus coupables encore, mes Frères, vous aviez abandonné toute une jeunesse destinée peut-être à renouveler le siècle, à régénérer une nation entière, à ramener la beauté des jours anciens et la ferveur des temps apostoliques; si par là vous aviez été la cause de la perte irrémédiable des mœurs, de l'extinction de la foi, de l'abolition du culte saint, de la défection et de l'apostasie de tout un peuple : quel serait donc un jour votre châtement, et quel crime serait comparable à votre crime? *Tolerabilius erit... quàm illi civitati*.

Convenez donc premièrement, mes Frères, qu'en votre qualité de Chrétiens, c'est pour vous un devoir indispensable de religion, d'assister votre église, surtout pour la conservation et la propagation de son sacerdoce. J'ai ajouté que c'était encore pour vous, en votre qualité de Français, un devoir de reconnaissance et de justice.

O France! ô la plus illustre nation de l'Europe! toi qui, avant l'époque funeste de nos troubles, étonnais le monde par ta puissance, excitais son envie par ta prospérité, l'éblouissais par l'éclat de ton industrie et de tes arts, le charmais par la politesse et l'élégance de tes mœurs, ravissais son admiration par les travaux et les découvertes de tes savans, par le génie et les chefs-d'œuvre de tes écrivains, par la renommée de tes grands hommes en tout genre; qui montrais avec orgueil à l'étranger, l'ordre et la beauté de tes villes, l'abondance et la tranquillité de tes campagnes; qui faisais redouter au loin tes armes victorieuses, et promenais sur toutes les mers, à l'abri d'un pavillon respecté, tes innombrables vais-

seaux, chargés de richesses de l'un et de l'autre hémisphère. O France, si justement jalouse de ta gloire, souffre que je te demande à qui tu as été redevable, pendant quatorze siècles, de tant de prospérité et de grandeur ! Ouvre tes immortelles annales, et elles répondront pour toi, que tu dois tout à ton église. Oui, mes Frères, et il convient de proclamer ses droits à votre reconnaissance, au moment où tant de Français affectent envers elle une si étrange ingratitude. Rappelez la mémoire des temps anciens. Vos pères encore barbares (ne rougissez pas de l'avouer) furent civilisés par la religion, et apprirent tout de ses ministres. Voyez depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, et long-temps après encore saint Remi et ses successeurs adoucissant peu à peu les mœurs farouches de ces fiers guerriers, polissant leur caractère sauvage, leur apprenant à reconnaître un autre droit que la force, modérant la fureur des vengeances, apaisant les guerres civiles, amenant, par un progrès insensible, le règne fortuné de l'ordre, de la justice, de toutes les vertus sociales fondées sur les vertus chrétiennes. Voyez le corps des évêques, se réunissant autour du premier empereur français d'Occident, pour dresser ces fameux capitulaires qui furent nos premières lois, et nous offrant, dans leurs conciles, le modèle de nos parlemens et de nos assemblées nationales. Voyez, sous le même prince, un modeste religieux instituant nos premières écoles, et jetant dès lors les fondemens de ces universités et de ces académies, qui devaient être un jour si célèbres. Qui ne sait que le clergé, en défrichant le sol inculte des Gaules, et abattant les forêts antiques qui le couvraient, donna les premières leçons d'agriculture à des hommes qui ne connaissaient que les armes, leur inspira le goût des travaux champêtres, les réunit et les fixa dans de riantes campagnes qu'il avait enrichies de moissons, et donna ainsi naissance à la plupart de nos hameaux, de nos bourgs et de nos villes ? Les arts manuels eux-mêmes

et le commerce, ce fut lui qui les enseigna. Mais quelles obligations ne lui eurent pas les sciences et les lettres ? Elles se réfugièrent, quand la barbarie et l'ignorance eurent tout envahi, dans les monastères et les églises. Là, furent conservés avec soin, reproduits et multipliés, par un travail infatigable, les précieux monumens de l'antiquité profane et sacrée. Sans les religieux et les clercs, livres, souvenirs, traditions, études, tout périssait sans ressource, rien ne serait parvenu jusqu'à nous. Mais, au milieu de la grossièreté de ces temps, le clergé eut toujours ses savans hommes, ses orateurs, ses écrivains illustres, dont les ouvrages sont encore lus et admirés de nos jours ; lui seul exerçait les fonctions de la magistrature, conduisait les grandes affaires, maintenait l'état social, pensait à la postérité, et écrivait pour elle l'histoire des faits contemporains. Sortez de ces ténèbres du moyen-âge : quel éclat votre clergé ne va-t-il pas réfléchir sur la nation entière, depuis François I^{er} jusqu'à Louis-le-Grand ? quelle part n'eut-il pas à la renaissance et aux progrès des lettres et de tous les beaux arts ! que de monumens magnifiques ; que d'établissmens utiles, temples, écoles, hospices, ont été son ouvrage ! A quel autre que lui devez-vous ces vastes bibliothèques, où sont réunis, comme en dépôt, tous les trésors des sciences ? de combien de chefs-d'œuvre n'a-t-il pas augmenté lui-même nos richesses littéraires ? Nommez le genre de gloire que l'ordre ecclésiastique n'ait pas le droit de revendiquer, si vous exceptez seulement la gloire des armes ; encore vos grands capitaines furent-ils, comme vos princes et vos rois, élevés par vos prêtres. Nommez le genre de service que vous n'avez pas reçu de ces hommes, qui étaient à la fois les ministres du Ciel et les bienfaiteurs de la terre. Qui formait l'esprit et le cœur de vos enfans ? qui faisait fleurir vos universités ? qui maintenait la décence des mœurs ? qui arrêtait les ravages de l'erreur et du vice ? qui consolait vos malades ? qui nourrissait vos pau-

vres ? qui guérissait même les plaies de l'état ? Rappelez-vous les Suger, les d'Amboise, les Richelieu, les Fleury ; et dites-nous si nos rois trouvèrent jamais des conseillers plus sages et plus habiles ? Rappelez-vous ces anciennes assemblées de nos provinces, qui, chaque année, ajoutaient quelque chose à la beauté, à la prospérité de la France ; ouvraient des routes et des canaux, perçaient des montagnes, jetaient des ponts sur les abîmes ; et dites-nous si nos évêques, qui présidaient à ces administrations justement vantées, n'étaient pas l'âme de toutes ces grandes entreprises ? Voyez-les encore dans nos états-généraux, où ils formaient le premier ordre de la nation ; et dites-nous s'ils se montrèrent jamais indignes de ce haut rang, où la religion de nos monarques et le respect des peuples les avaient placés ? si quelqu'autre ordre soutint mieux l'honneur du nom français, et déploya plus de talents, de lumières, de ressources, de dévouement et de courage ? Suivez-les enfin dans cette dernière de nos grandes assemblées nationales, où tant de lois, tant d'institutions, tant de droits sacrés périrent ; et dites-nous s'il était possible de s'ensevelir avec plus de gloire sous les ruines de la religion et de la monarchie ?

Voilà, mes Frères, un léger aperçu de ce qu'a été votre église pendant quatorze cents ans. Je n'ai parlé que de ses moindres titres à votre reconnaissance ; elle en a d'un ordre bien plus relevé. Vos âmes régénérées par le baptême, vos esprits éclairés par la prédication de l'Évangile, vos consciences purifiées dans le bain salutaire de la pénitence, votre chair même nourrie de la chair de l'Agneau de Dieu, vos mariages bénis, tous les actes de la vie sanctifiés, la mort adoucie et rendue glorieuse par les gages de l'immortalité : voilà les grands bienfaits, les bienfaits divins que vous ne pouviez recevoir que d'elle seule, et qu'elle n'a cessé de prodiguer à vos pères et à vous.

Quelle a donc été notre ingratitude et notre injus-

tice, lorsque nous l'avons dégradée, dépouillée, pros-
crite, poursuivie, le fer et le feu à la main, avec une implacable fureur ! Ah ! pouvait-elle nous dire alors, comme autrefois son divin Maître aux Juifs acharnés à le faire mourir : Je vous ai fait beaucoup de bien ; pour lequel de mes bienfaits me traitez-vous de la sorte ? *Multa bona opera ostendi vobis.... propter quod eorum opus me lapidatis* (1) ? Est-ce parce que j'ai contribué à votre gloire, que vous me couvrez d'opprobre ? est-ce parce que mes trésors ont toujours été la ressource de l'état et le patrimoine des pauvres, que vous me les ravissez avec cette violence ? est-ce parce que j'ai cultivé, embelli, civilisé cette France, que vous ne voulez pas m'y laisser un asile ? est-ce parce que je vous ai engendrés à une immortelle vie, que vous êtes altérés de mon sang, et ne respirez que ma mort : *Multa bona opera ostendi vobis.... propter quod eorum opus me lapidatis* ? O enfans de ma douleur, que j'ai portés dans mon sein, que j'ai nourris avec tant d'amour, que j'ai élevés et instruits avec tant de sollicitude de travaux, ne deviez-vous rendre que le mépris et la haine à votre mère ? *Filios enutrivī et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (2).

C'est cette grande injustice qu'il s'agit de réparer, mes Frères. Ce n'est pas vous qui l'avez commise je le sais, vous n'avez pas été les auteurs de cette spoliation sacrilège, de cette cruelle et sanglante persécution : non sans doute. Mais qui osera se rendre le témoignage qu'il n'a participé en rien à cette philosophie du siècle, à ce délire impie, qui a été le véritable principe de tous les maux ? qui, d'ailleurs, n'a pas recueilli, même sans le vouloir, quelque débris de ce vaste naufrage ? Et enfin, sans examiner ce qu'il en est à cet égard, quel enfant bien né se refuserait à réparer les torts faits à sa mère, quoiqu'il n'y ait pris aucune part ? Venez donc, mes Frères, venez réparer les malheurs de l'Église votre mère, non en lui

(1) Joan. x, 32.

(2) Isa. 1, 2.

rendant ce qu'elle a perdu, cela vous serait impossible et ce n'est pas ce qu'elle demande; mais en l'empêchant de périr, en lui fournissant les moyens d'enfanter à son époux de nouvelles générations de lévites, et de perpétuer ses bienfaits avec son sacerdoce. Voilà ce que j'appelle pour vous un devoir de reconnaissance et de justice envers l'Eglise de France, parce que vous êtes Français.

Achevons. Si le devoir est le premier motif qui vous presse de secourir votre église, il en est un second que je ne dois pas oublier, c'est l'intérêt, mais le plus noble et le plus sacré, comme le plus cher et le plus important de tous les intérêts.

Si j'étais sûr qu'il n'y eût dans cet auditoire que de pieux et fervens chrétiens, deux mots me suffiraient ici. Je me contenterais de leur dire: Voulez-vous que ces autels tombent, que Jésus-Christ sorte de ces tabernacles, que ces chaires soient muettes et ces temples déserts? voulez-vous que les solennités cessent dans Sion, que la voix de la prière et le chant des divins cantiques ne s'y fassent plus entendre; qu'il n'y ait plus ni prêtre pour répandre l'eau sanctifiante sur la tête de vos enfans, pour leur enseigner les éléments de la foi, leur apprendre à vaincre leurs passions et à servir le Seigneur? voulez-vous laisser après vous une postérité sans religion, sans mœurs et sans espérance du salut éternel? C'en serait assez pour décider à tous les sacrifices des âmes fidèles qui aiment sincèrement Jésus-Christ et son Eglise, qui sentent tout le prix de la grâce divine et du céleste héritage.

Mais quand même il y aurait, parmi mes auditeurs, quelques-uns de ces hommes tristement indifférens, qui ont oublié ce qu'ils doivent à leur Dieu, et ne comptent presque pour rien les grands intérêts de l'éternité, je leur dirais encore, que le premier de leurs intérêts même temporels, est de conserver la religion et ses ministres. Si l'Evangile disparaissait avec sa divine morale, qui maintiendrait l'union des familles, l'ordre et l'harmonie de la société entière? qui ga-

rantirait à l'époux le cœur et la fidélité de son épouse, au père, la tendresse et la soumission de ses enfans; au maître, l'attachement à la probité de ses serviteurs; à tous les citoyens, la bonne foi et la sincérité si nécessaires dans tout le commerce de la vie? Je n'ai pas besoin d'insister sur des vérités palpables et connues de tout le monde. Mais ce qui n'est pas moins vrai, et ce qu'il importe de vous faire comprendre, mes Frères, c'est, qu'au point où en sont les choses aujourd'hui, sans la religion et ses ministres, vous ne conserveriez ni vos fortunes, ni vos rangs, ni vos vies, ni le trône de saint Louis, ni l'état social de la civilisation même. Pouvez-vous ignorer que nous sommes entourés d'une multitude d'hommes qu'une impiété féroce a rendus avides de bouleversement et de désastres; qui ne veulent souffrir aucun frein, et ne connaissent de liberté que celle qui permet la révolte, le meurtre et le pillage? *In circuitu impij ambulans* (1). Leur fureur est en ce moment comprimée par la sagesse du monarque, par la fermeté du gouvernement, par l'ascendant de la victoire, par une protection visible et miraculeuse du Ciel. Mais pensons-nous que leurs criminelles espérances soient éteintes, leurs projets abandonnés, leurs ligueurs et leurs associations rompues? n'ont-ils plus leurs signaux auxquels ils se reconnaissent, leurs sermens qui les lient, leurs souterrains où ils s'assemblent, leurs chefs qui les dirigent, leurs temps marqués peut-être pour des séditions nouvelles? S'ils n'osent déployer la bannière et appeler ouvertement le peuple à tous les excès, ils travaillent du moins avec une incroyable ardeur à le corrompre, par la propagation des principes de l'athéisme, par la circulation de ces infâmes écrits, où le blasphème et l'obscénité le disputent à la félonie; bien sûrs de triompher tôt ou tard, s'ils peuvent déraciner ce qui reste de sentiment religieux à ce peuple encore chrétien. Dans de telles circonstances, les prêtres sont les auxiliaires naturels, les alliés nécessaires de la royauté.

(1) Ps. xi, 9.